

L'AMOUR OMNIPRESENT

Ricardo Falla

Je suis né en 1932 dans la ville de Guatemala, dans une famille de la haute bourgeoisie. J'ai grandi dans les grandes propriétés où nous passions nos vacances, jouant avec les enfants des travailleurs indigènes. J'ai fait toutes mes études chez les frères Maristes. J'ai passé mon Baccalauréat en 1948. Puis deux années de *college* à Georgetown (1949-51). J'ai fait mon Noviciat à El Salvador (1951-53), le Juniorat et la philosophie en Equateur (1953-58), le Magistère au Séminaire de San Salvador (1958-61) et la théologie à Innsbruck (1961-65). Troisième Probation à Murcia (1965-66). Anthropologie à l'Université du Texas (1966-71). Directeur de Sciences Politiques à la URL de Guatemala, je crois jusqu'à 1974. Puis au CIAS-CA, au Guatemala (et aussi dans d'autres pays du Centre Amérique) : recherche sur les mécanismes de l'organisation paysanne, jusqu'à 1979. Œuvres inédites. Au Nicaragua de 1980 à 1982. Puis à l'Ixcán dans la zone de guerre en 1983-84. J'écris au Mexique et au Salvador ce que j'ai entendu et observé à l'Ixcán (1984-87). Retour à l'Ixcán (1987-92). *Massacres dans la forêt*. En décembre 1992 l'armée découvre que je m'y trouve. Je pars. *Histoire d'un grand amour*. Je suis envoyé au Honduras à l'ERIC (Equipe de réflexion, recherche et communication) (1993-2001). Là je vis le Mitch. De retour au Guatemala, à Sta Maria Chiquimula, Totonicapàn, paroisse *k'iche* (2001 jusqu'à présent). J'aide dans la pastorale et écris sur la jeunesse indigène.

J'ai reçu la grâce du gémissement intérieur. (Rom.8,23)

Toute ma vie, vue à partir de mes presque 73 ans, a été une suite incessante de crises, bien que chacune d'entre elles ait été fort différente des autres. La première eut lieu pendant mon adolescence, quand Dieu commença à marquer

son empreinte dans mon cœur et me fit découvrir la vocation à la Compagnie. Durant plusieurs années mon père s'y opposa et m'envoya étudier aux USA. Après quoi j'entrai à Ste Thècle, à El Salvador. Ma mère mourut morte, et ce vide affectif m'a accompagné toute ma vie. Dans la Compagnie, nous avons été formés à la discipline, à des études intensives et à une piété un peu forcée. De CA nous partîmes pour Quito (Cotacollao) où nous avons joui énormément en escaladant les pics et les volcans enneigés de ce merveilleux pays. Nous vivions tout à côté des villages quechuas et en montant à la Quebrada de los Cóndores, nous devions traverser leurs territoires. Nous ne leur parlions pas, car pour nous ils étaient une énigme.

J'effectuai le Magistère dans la même ligne, au Séminaire de El Salvador. Les séminaristes provenaient des régions rurales et des classes moyennes urbaines. Je les ai beaucoup aimés. Je les comprenais, je m'identifiais avec eux, mais il n'y avait en moi aucune conscience sociale.

Ensuite, à Innsbruck où l'on m'envoya étudier la théologie, j'expérimentai un changement radical. De nouveau les sommets enneigés. Nous faisons du ski, mais bien mal. Je rencontrai là des jésuites qui me dépassaient sur bien des points. L'un d'entre eux eut une grosse influence sur moi, car il me parla des prêtres ouvriers et de leur expérience. Si bien que je décidai d'aller travailler avec les immigrants venus de Galice pour construire des routes et je laissai de côté le ski. Cela a déplacé mon regard de cent quatre vingt degrés. Les touristes passaient dans leurs voitures et nous donnaient des cigarettes. A ce moment, je commençai à voir le monde de l'autre côté de la barrière. J'étais toujours passé en regardant les ouvriers de la fenêtre d'une voiture. Et maintenant j'étais avec ces ouvriers. C'était le monde à l'envers, et désormais jamais rien ne fut pareil pour moi.

Avec cela : Rahner. Ce fut une passion. Nous étions arrivés à Innsbruck au commencement de Vatican II. C'était la tempête au sein de l'Eglise. Je venais avec mes idées de « Potius disrumpar » plutôt que de commettre une infraction au règlement. C'est ce que j'avais appris au Noviciat. Et voilà que je me rends compte que parmi les théologiens il y a une subversion contre les normes. Ne pas manger dans les chambres. Eh bien, nous y mangions, parce que nous avions faim. Assister aux cours. Eh bien, nous n'y assistions pas, parce qu'ils n'en valaient pas la peine. Ne pas aller au cinéma. Eh bien, nous y allions. Ellacuría était un des subversifs, et Coreth plus tard m'a raconté en confidence qu'on avait failli le renvoyer dans sa province. Mais toute cette subversion exigeait une justification. Et c'est là où je me convertis en lisant les œuvres de Rahner. Elles m'ont libéré

intellectuellement et spirituellement. Ah !, me suis-je dit, le charisme fondateur de la Compagnie se trouve donc dans le discernement des esprits et l'obéissance en est une conséquence. Je me sentis libre. Et je me sentis profondément jésuite. Et faisant aussi profondément partie de l'Eglise. Devant moi, s'ouvrit une théologie que l'on n'apprend pas par cœur, mais qui est réflexion, questionnement, création, discussion autour de choses nouvelles, même si pour les autres elles ressemblent à des hérésies. (Nous étions aussi un peu prétentieux).

Pendant ma théologie, j'ai découvert le Popol Wuh, livre sacré des mayas. Je l'ai étudié, mais en réalité je ne l'ai pas compris : cela m'amena à chercher à me spécialiser en anthropologie. Mon provincial m'envoya aux USA, et là je fis mon doctorat, tout en travaillant dans les champs durant toutes mes vacances au Guatemala.

J'ai vécu au Venezuela avec les Yaruros. Et un autre changement s'est effectué en moi. Le *shock* culturel de ces deux mois et demi dans la savane de l'Orénoque fut tel que je crois qu'il dure jusqu'à présent. Les gens vivaient encore munis d'arcs, sans allumettes, sans agriculture développée; ils chassaient le gibier déguisés en cigognes blanches, et leur système de parenté était tout à fait élémentaire, comme le dirait Levi Strauss. Des gens qui jamais n'avaient entendu parler de Jésus Christ. Ils se dopaient rituellement, avalaient des hallucinogènes et dansaient toute la nuit. Je me plongeai dans cette réalité, pour eux j'étais un être très étrange, mais plein d'affection. Là, je trouvais les semences du Verbe, l'intelligence humaine, le vice et le mensonge...l'humanité des origines.

Mes études achevées, je retournai au Guatemala et en Amérique Centrale. Nous commençâmes à mettre en question les structures sociales et politiques. Nous étions tout un groupe.. Il y avait des gens beaucoup plus conscients et intelligents que moi. Il y avait César Jerez, qui est déjà mort, il y avait Juan Hernandez Pico, qui bataille encore, il y avait Fernando Hoyos, mort à la guérilla guatémaltèque, et encore beaucoup d'autres, les uns plus jeunes, les autres plus âgés. Nous partîmes vivre dans une zone marginale, la Zone 5 de la ville de Guatemala, qui était alors fort renommée. Nous étions pleins de joie et là où nous nous trouvions, nous faisons du grabuge. Les uns se consacraient à la recherche, les autres à l'action. Ces derniers surtout nous ont inspirés. Ils se sont liés à l'avant-garde révolutionnaire de façon organique, puis ils ont quitté l'ordre. Nous, nous sommes restés jésuites.

Ce fut alors le moment de ma conversion la plus profonde et la plus douloureuse. Pendant un travail de recherche, je suis tombé passionnément amoureux d'une camarade. La répression planait déjà au-dessus de nous, et moi je découvrais l'amour, à quarante ans. C'était probablement la conséquence du vide provoqué par la mort de ma mère, mais en « elle » j'ai trouvé une tendresse indicible. Et j'hésitai : quitter la Compagnie ? Y rester ? Je fis les Exercices, plongé dans une mer de larmes et de gémissements. Là je découvris que ces gémissements n'étaient pas autre chose que le « abba » de Saint Paul et les mêmes gémissements qui tant de fois apparaissent dans l'autobiographie de Saint Ignace. Mais je sentais un appel insupportable qui m'entraînait vers la mort de cet amour et vers ma propre mort (l'absence de sens). Ce fut terrible. A la fin de 1979 je décidai de sortir de Guatemala pour faire une autre fois les Exercices, cette fois déjà séparé d'elle par la distance. Mon guide fut Cabarrús : il ne me força pas, car ce fut l'ange de Jacob qui me terrassa. Et je la laissai...Une situation terrible pour elle aussi ! De désespoir, elle se coupa les veines. Mais je ne changeai pas de direction. La foi me guidait, m'a donné une nouvelle impulsion. Je ne sais pas si j'ai bien fait. Je crois que si, et je dis : je le crois, car je n'en ai pas l'évidence, mais je sentis que je scellais une alliance avec Yavé, l'innommable, et que lui se chargerait d'elle mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. Elle me dit : « Falla, Falla, tu tombera encore une fois en amour ». Mais non, Yavé était garant que cela n'arriverait pas. Il m'avait donné sa parole. Il ne pouvait y manquer, et moi je ne pouvais pas non plus le décevoir en me donnant plus tard à un autre amour.

Du Mexique, où je fis ces Exercices, je partis pour le Nicaragua et je travaillai deux ans pour la Réforme Agraire, avec le gouvernement sandiniste, jusqu'à ce que se présente la possibilité d'aller au Guatemala dans la forêt de l'Ixcán, qui était territoire de guerre. J'allais en tant qu'accompagnateur pastoral de la population civile. Au Mexique, je dus parler avec la guérilla pour pouvoir entrer clandestinement dans le pays, et là je passai six années, en deux occasions, appuyant comme prêtre les communautés de la résistance qui se cachaient de l'armée à l'ombre de la montagne. Pendant ce temps j'ai beaucoup maigri, j'ai souffert de la faim, j'ai été obligé de fuir d'un côté et de l'autre sous les rafales, de changer de campement toutes les fois qu'on nous brûlait nos huttes en feuilles de palmier, de vivre tout seul, sac au dos, mangeant ce que les gens me donnaient. Là, l'argent n'existait pas. Le vide que sa présence laissait en moi m'accompagnait dans la montagne et me faisait pousser des gémissements dans la « solitude sonore »,

comme dit Saint Jean de la Croix ; mais c'est de là que naissait ma force pour résister aux côtés des indigènes du Guatemala. Et nous avons résisté, car l'armée ne nous a pas écrasés, et nous ne nous sommes pas non plus réfugiés au Mexique.

Mon travail était pastoral, mais je n'avais pas abandonné la recherche, et, pendant une sortie que je fis au Mexique, je réussis à écrire un livre sur les massacres dans la forêt, livre qui dénonçait l'armée de façon très dure. Quelques mois après, celle-ci découvrit dans la montagne une grotte où je cachais mes papiers et m'accusa d'être guérillero. (1992). Je dus sortir de la forêt pour expliquer aux évêques ce qui était arrivé : ils m'ont soutenu par leur témoignage, expliquant que je n'étais pas guérillero, mais prêtre en travail pastoral. Mais désormais l'obéissance ne me laissa plus y retourner et le provincial m'envoya au Honduras pour un travail plus monotone, mais toujours dans le secteur social, pour lequel je fus nommé coordinateur. Plus tard, la province m'envoya à la Congrégation Générale 34, où j'ai connu beaucoup de jésuites de tous les coins du monde. A la fin de la Congrégation je reçus, avec un français, le prix du meilleur poète, une façon élégante de dire que mes interventions avaient été amusantes et bizarres, mais pas très substantielles. Du moins, c'est ce que je pense.

Enfin, je me trouve de nouveau dans un village indigène du Guatemala. Et un peu fatigué, car déjà mes forces me trahissent. Je suis en train d'écrire sur la jeunesse. On se moque de moi. Moi, un vieillard, écrivant sur les jeunes. Mais je sens que quelque chose de commun nous unit. Le maître Erikson disait que les crises d'identité se répètent dans la vie. Actuellement, je me sens tiraillé entre ne pas devenir vieux et tout laisser parce que je suis vieux. Vous, les jeunes qui me lisez, puissiez-vous vivre assez pour expérimenter cela. Ça en vaut la peine. C'est cela la vie. Et de nouveau, l'amour omniprésent. Mais je ne vous en dis pas davantage.